краю. Представлены сцены изъ ветхозавѣтной исторіи: грѣхопаденіе, Каинъ, Авель, убіеніе Авеля, послы Моисея въ землю Ханаанскую, Даніилъ во рву (фрагментъ). Г. Мавроммати изъ Мерсины прислалъ въ даръ Институту золотую пластинку съ заклинаніями на греческомъ языкѣ. Г. Годэнъ изъ Смирны пожертвовалъ коллекцію древнихъ лампочекъ. Г. Сейкомъ принесены въ даръ три найденныя имъ въ могилахъ Троады перламутовыя украшенія отъ поясныхъ пряжекъ. Отъ него же поступило два эстампажа найденныхъ имъ въ Троадѣ греческихъ надписей. Одна изъ нихъ была вырѣзана на базѣ колонны въ честь Юліи, дочери Цезаря, поставленной Пергамцами въ храмѣ Аѳины на мѣстѣ Трои; другая же—декретъ жителей Дарданіи IV—III вв. до Р. Х. Г. Нейфахомъ была указана неизданная надпись на еврейскомъ кладбищѣ въ Ортакеѣ, содержащая распоряженіе богатаго жителя Византіи о культѣ въ его память.

Монетъ было куплено 9 золотыхъ (византійскихъ), 110 серебряныхъ, 192 мѣдныхъ. Пожертвовано г. Мавроммати, Колларо, Джудичи, Годэномъ, Сейкомъ и др. всего 61 серебряная и 71 мѣдная. Среди пріобрѣтеній имѣется уника-монета городка Κίμωλις.

Моливдовуловъ или византійскихъ свинцовыхъ печатей пожертвовано г. Годэномъ 36 и куплено 297, всего поступило 333 экземпляря.

Рукописей греческихъ куплено 8; въ одной изъ нихъ, бумажной XVII в., содержатся неизданные тексты (Никифора Влеммиды Изложеніе чтеній изъ псалмовъ). Пожертвованіемъ поступило: два славянскихъ евангелія, одно XIV в., на пергаменѣ, черезъ В. Ѳ. Каля, консула въ Монастырѣ; шесть греческихъ, патріаршихъ и аѳонскихъ, грамотъ и актовъ XVII—XVIII вв., даръ Д. А. Нелидова и др.

Въ библіотеку Института поступило 355 новыхъ названій и 732 тома. Всего состояло къ 1905 году 6456 названій въ 15,862 томахъ.

Chronique byzantine de Palestine.

I. Écoles archéologiques, conférences et fouilles.

L'École biblique de Saint-Étienne, tenue par les Pères Dominicains, a donné les conférences publiques suivantes durant l'hiver 1904—1905: 23 novembre, «Un pélerin anonyme inédit de 1624» par le P. Séjourné; 30 novembre, «Les musées de Jérusalem», par le P. Germer-Durand; 7 décembre, «Une ville cananéenne», par le P. Vincent; 14 décembre, «Osée», par le P. Jaussen; 21 décembre, «Les théories modernes sur la formation du langage», par le P. Allo; 4 janvier, «Les Yézidis», par le P. Magnien; 11 janvier, «Les peintures de l'église de Qiryath el Aenab» par M. de Piellat; 18 janvier, «Quelques détails sur les moeurs des tribus arabes à l'est du Jourdain et de la mer Morte», par M. Dissard; 25 janvier, «Quelques monastères bénédictins de Palestine» par le P. Gariador; 1-er février, «Palmyre»,

par le P. Lagrange; 8 février, «La religion palmyrénienne», par le P. Lagrange. Des ces onze conférences, trois seulement intéressent nos études, celle du P. Germer-Durand sur les musées de Jérusalem, dont nous aurons une autre fois l'occasion de parler, quand le catalogue du musée de Notre-Dame-de-France aura paru; celle du comte de Piellat sur les peintures de l'église dite de Saint-Jérémie à Abou-gosch, qui n'a pas malheureusement été publiée; et celle du P. Gariador qui, retouchée, a paru dans la revue «Jérusalem», septembre et octobre 1905, sous ce titre: «Monastères bénédictins antérieurs aux Croisades»; elle n'a pas, hélas! apporté le moindre renseignement nouveau.

Durant l'hiver 1905—1906, la même école biblique de Saint-Étienne doit donner les dix conférences publiques suivantes: 22 novembre, «Les hypogées de Palestine nommés columbaria», par le P. Germer-Durand; 29 novembre, «Saint-Euthyme», par le P. Génier; 6 décembre, «L'exode des Azézat» par le P. Jaussen; 13 et 20 décembre, «L. Abyssinie, le pays, ses habitants, ses usages» par M. Coulbeaux; 3 janvier, «Le lieu de la transfiguration», par le P. Séjourné; 10 janvier, «Comment on voyageait dans l'empire romain au 1-er siècle de notre ère», par le P. Magnien; 17 janvier, «Les sujets bibliques dans les peintures des catacombes», par le P. Abel; 24 janvier, «Quelques notes sur une persécution en Arabie au VI-e siècle», par M. Dissard; 31 janvier, «Pascal et les prophéties», par le P. Lagrange.

La même école biblique, en dehors des excursions scientifiques organisées deux ou trois fois par an, a réalisé deux missions scientifiques, l'une en 1904, l'autre en 1905. La première a eu lieu du 23 janvier au 12 février 1904, aux frais de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; le rapport officiel a paru dans la «Revue biblique», juillet 1904, p. 403—424, janvier et avril 1905, p. 76—89, 235—257. Il s'agissait de visiter le Négeb, c'est à dire la Palestine méridionale. L'itinéraire de l'aller comprenait: Jérusalem, Hébron, Bersabée, Khalasah, Rouheibeh, El-Mechrifeh, Sbaïta, Abdeh, Aïn-Qedeis; celui du retour: Tell-Rakhmeh, Quournoub, Ararah, Qseifeh, Tell-Arad, Khirbet-el-Qariatein. Il est bon de remarquer que, avant les Pères Dominicains, aucune mission scientifique n'avait pu se livrer à une étude sérieuse de la contrée, surtout d'Abdeh, sauf celle de Palmer et de T. Drake en 1871. L'insécurité des chemins et les luttes perpétuelles des Arabes à main armée en étaient l'unique motif. La caravane de Saint-Etienne, grâce à la sécurité relative que les soldats de la Porte ont établie depuis peu en cette région, a pu obtenir des résultats fort appréciables, qui n'entrent pas malheureusement, pour la plupart, dans le cadre de nos études. Il est bon cependant de noter que, même au point de vue strictement byzantin, les découvertes valent la peine d'être signalées. Ainsi Abdeh, l'antique Eboda, était une cité florissante, au temps des empereurs chrétiens. La cité byzantine, disent les explorateurs, «comprend une citadelle aux murailles encore relativement bien conservées, quelques édifices publics réunis dans une enceinte attenante à la forteresse et divers quartiers d'une cité bizarrement accrochée aux

flancs de la montagne ou entassée à l'extrême bord du plateau. Le premier coup d'oeil sur la situation de ces ruines montre que la citadelle est la raison d'être de toute cette ville. C'est pour s'abriter sous ses remparts, en même temps que pour s'épargner de construire des habitations qu'on trouvait toutes prêtes dans les cavernes de la montagne, qu'on s'est relégué dans un si étroit et si incommode espace. La citadelle est d'une origine byzantine incontestable, donc aussi la ville dont elle est devenue le noyau». De même, paraît être l'oeuvre des Byzantins, un camp, «qui a cent mètres sur toutes les faces, des tours rondes aux angles avec saillants intermédiaires, quatre rangées intérieures de petits corps de logis isolés par de larges rues, deux grandes entrées au sud et à l'est, une poterne dans l'angle sud-ouest, près d'un grand bâtiment dont la distribution intérieure n'est plus reconnaissable». De même encore sont byzantins des thermes encore en partie conservés. On a, de plus, relevé deux églises, dont l'une a 23 mètres et 11 m. 65 de dimensions intérieures, l'autre un peu plus petite que celle-ci, bien que de plus élégante structure et de plus riche ornementation. La seconde pouvait servir de lieu de réunion à un monastère, dont on a cru pouvoir fixer l'emplacement. On sait, d'ailleurs, que des monastères existaient dans la province de la Palestine troisième, dont faisait partie Eboda, sans que l'on sache toujours à quelle ville ils appartenaient. Il est fort possible que Eboda représente la ville épiscopale d'Augustopolis, située précisément dans la Palestine troisième et qui n'a pas été encore retrouvée. Les Pères Dominicains ont eu la patience d'explorer méthodiquement 150 à 200 groupes de chambres mortuaires taillées dans le roc et transformées plus tard en habitations chrétiennes, ainsi que l'attestent des graffites et des motifs d'ornementation. Le second voyage, qui devait durer du 3 au 10 novembre 1905, comprenait la visite de Béthoron, où se trouve le tombeau des Macchabées, Tibneh, où l'on montre le tombeau de Josué, Rentis, l'Arimathie évangélique, Mesha, Selfit, Atarah et Djifneh. Enfin, la même Ecole biblique, qui entreprend le voyage du Sinaï tous les trois ans, doit l'accomplir en 1906; le départ a lieu de Suez vers le 10 février. L'itinéraire comprend Suez, mines et sanctuaires égyptiens de Sarabit el-Qadim, ouady Feiran, l'ancienne Pharan byzantine, ascension du Serbal, couvent du Buisson ardent, Djebel Mousa et Djebel-Khatérine; retour par Aïn, Houdra, les bords du golfe élanitique, Aqabah, Pétra, Kérak, Madaba, Jéricho.

Les fils de saint François n'ont pas voulu rester en retard sur leurs frères, les fils de saint Dominique, et ils ont établi déjà à l'automne 1906 une École biblique franciscaine. Elle siège au couvent de Saint-Sauveur, à Jérusalem. Si j'en crois les renseignements donnés par certains journaux et qui me semblent très fantaisistes, on doit enseigner aux étudiants envoyés par leurs provinciaux respectifs l'introduction générale et particulière aux Livres Saints, l'exégèse, l'archéologie et la géographie palestiniennes, les langues bibliques, l'histoire comparée de la révélation divine et les croyances des anciens peuples orientaux, l'égyptologie et l'assyriologie. Un cours spé-

cial sera consacré à l'histoire de l'authenticité des sanctuaires de Terre-Sainte. Tout cela est fort bien, quoique ce programme paraisse légèrement chargé. Du reste, l'on ne voit pas trop ce que peut signifier un cours «consacré à l'histoire de l'authenticité des sanctuaires». Si les santuaires sont préalablement supposés authentiques, à quoi bon en retracer l'histoire. Une pareille étude ne pourra qu'engendrer des doutes dans l'esprit des jeunes étudiants, car il est certain que plusieurs des sanctuaires vénérés aujourd'hui sont loin d'être authentiques. Mais ne pronostiquons pas encore l'avenir d'une école, qui n'a pas eu le temps de faire ses preuves? Jusqu'ici, tout ce qui en est sorti, ce sont les volumes périodiques et massifs du P. Barnabé Meistermann sur divers sanctuaires, livres qui paraissaient d'ailleurs avant la fondation de l'école biblique. Deux volumes par an, ni plus ni moins, l'un au printemps, l'autre à l'automme. On a dit de certain membre actuel de l'Académie française que, à lui seul, il écrivait autant que ses 39 confrères réunis; le même éloge pourrait être appliqué au P. Meistermann. A lui seul, il compose plus de livres que tous les religieux de la custodie de Terre-Sainte. Comme il est un des principaux professeurs de l'Ecole biblique de Saint-Sauveur, on peut s'attendre à ce que ses élèves ne lui céderont en rien au point de vue de la production.

De l'École biblique allemande nous savons encore fort peu de chose. Pendant l'hiver de 1905, on a donné des conférences publiques, en allemand bien entendu: 20 février, «Les sanctuaires de Pétra», par M. Dalman, président de l'Institut; 27 février, «Saint-Jérôme en Palestine», par le professeur Riedel; 6 mars, «Le désert de Juda», per M. Schwöbel; 13 mars, «La Jérusalem des Croisés», par M. Volz. Les principaux travaux paraissent dans deux revues, la «Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins» et les «Mittheilungen des deutschen Palästina-Vereins», qui se bornent d'habitude aux nouvelles et à la marche de l'oeuvre; la publication de ces deux périodiques est des plus régulières. Dans la première revue, je n'ai rien aperçu qui se rapportât spécialement à nos études, sauf le travail de Guthe «Das Stadtbild Jerusalems auf der Mosaikkarte von Madeba», t. XXVIII, 1905, p. 120—130, qui n'est pas de nature à faire avancer la question déjà si souvent traitée. A signaler la table fort bien faite des tomes XVI à XXV, comprenant les années 1893 à 1902 et qui a paru en 1905. Les «Mittheilungen und Nachrichten» rendent surtout compte des fouilles exécutées à Tell Moutesellim, l'antique Mageddo dans la plaine d'Esdrelon. Bien que commencées depuis plusieurs années et ayant donné des résultats fort consolants, ces fouilles n'out rien révélé encore de la période byzantine ou médiévale. En dehors de l'équipe qui travaille à Mageddo, une seconde mission allemande opère des fouilles dans la Haute-Galilée dans le but spécial d'étudier l'architecture juive d'après les ruines des synagogues, qui pullulent en cette contrée.

Des fouilles anglaises opérées à Gézer près d'Emmaüs-Nicopolis, il n'y a rien à dire ici; c'est du préhistorique pour nous. Les monuments les plus

récents remontent à l'époque des Macchabées, deux siècles avant Jésus-Christ. Et les Grecs? Ils n'ont pas d'École archéologique et ne dirigent pas de fouilles; du moins, les professeurs du grand-séminaire de Sainte-Croix, unis aux ecclésiastiques du patriarcat et du Saint-Sépulcre, ont fondé, l'an dernier, en 1904, une revue, la Νέα Σιών, qui a fort bonne tournure. Je crois bien que c'est le périodique le plus sérieux et le plus scientifique, qui nous vienne du monde grec. Si l'analyse de ses articles relevait de cette chronique, je la ferais volontiers; je me contente pour cette fois de lui souhaiter un bon succès et surtout de la longévité. Peut-être serait-il bon aussi de veiller à la transcription des noms ou des mots étrangers, du français surtout qui est bien souvent écorché.

Inscriptions et travaux scientifiques.

C'est toujours la «Revue biblique», qui fournit le plus grand nombre de textes inédits. En janvier 1905, p. 93—97, elle publie seize inscriptions provenant de diverses localités de la Transjordane et dont quelques-unes sont chrétiennes. Il y a lieu de regretter que, malgré le mauvais état de plusieurs de ces textes, on n'ait pas tenté des essais de déchiffrement. En avril 1905 p. 248—257, sont donnés les résultats épigraphiques de la mission à Abdeh; il y a là quelques dates erronées. № 13, p. 253, le 18 Gorpiaios de l'indiction 2e, en l'année 433 de l'ère de Bostra, ne correspond pas au 6 septembre 539 de notre ère, mais au 5 septembre 538. № 21, le 19 Daisios de l'indiction 3e, en l'année 663 de l'ère de Bostra, ne donnerait pas le 9 juin mais le 8 juin 568, et il y aurait, de plus, un écart, non d'une année mais de deux ans avec l'indiction donnée. A signaler une gracieuse inscription, métrique, № 3, p. 250, non datée comme les deux suivantes, et que l'on croirait païenne sans la finale touchante: «Que le Christ te donne le repos, mon orphelin!». Le n° 7, fragmentaire, révèle l'existence à Bersabée d'une église dédiée au premier diacre saint Étienne. En octobre 1905, p. 564—578, M. Michon dresse le catalogue des antiquités gréco-romaines provenant de Syrie et conservées au musée du Louvre, à Paris. Il y a parmi elles un certain nombre d'inscriptions chrétiennes. Dans le même fascicule, p. 596—606, les Pères Savignac et Abel publient des inscriptions grecques et latines, provenant surtout de la région transjordane. A Djizé, à trois heures à l'ouest de Bostra, deux inscriptions attestent l'existence de deux églises, l'une dédiée à saint Théodore, l'autre à saint Serge et remontant à l'année 590 de notre ère. A Bostra même, une inscription nous dit que l'on a achevé le palais du très saint épitropos, Jean, grâce à la munificence du «despote Justinien», en l'année 535. En mai ou juin 1905, on avait découvert à Jérusalem une petite église byzantine, à l'orient du tombeau dit des Prophètes; on n'a pas tardé à la démolir.

Dans les «Échos d'Orient», mars et mai 1905, p. 65—75, 139—168, le P. Germer-Durand étudie la Topographie de Jérusalem, depuis l'empereur

Hadrien jusqu'au XVe siècle, et donne sur les monuments byzantins de la ville des aperçus originaux et tout à fait neufs. En juillet 1904, p. 193 seq., le même auteur édite onze plombs byzantins trouvés à Ascalon et provenant de la collection du baron russe von Oustinof à Jaffa. Un sceau de Justinien est en grec, celui de l'empereur Phocas est en latin. En septembre 1904, p. 260—261, le P. Germer-Durand publie une épitaphe grecque inédite de Césarée maritime. Il est regrettable que le texte soit en si mauvais état, car la physionomie générale des lettres rappelle, assure-t-on, la fameuse inscription d'Autun, du IIIe siècle. L'inscription métrique renferme cinq distiques; il y est question d'un pontife Eusèbe, qui ne paraît pas être chrétien. En janvier 1905, p. 12, le P. Germer-Durand publie l'inscription chrétienne du prêtre Jean provenant de Gaza et datée de l'an 466 de notre ère, et, p. 13, le sceau latin de Balian, qui défendit la ville de Jérusalem contre Saladin, après la défaite de Hattin, en 1187. Le même sceau a été communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par M. Schlumberger, «Comptes-rendus des séances de l'année 1905», p. 208, avec celui de Meillor de Ravendel, seigneur de Maraclée, dans la Haute-Syrie, au XIIe ou au XIIIe siècle, celui d'Amaury II de Lusignan, roi de Jérusalem et de Chypre, aux débuts du XIIIe siècle, et celui de Jean, vicomte de Tripoli, après 1241. En juillet 1905, p. 212—218, j'ai établi que la fête de Noël, qui se célébrait tout d'abord en Orient le 6 janvier en même temps que l'Épiphanie, avait été introduite dans le diocèse de Jérusalem entre les années 424 et 439.

Dans la séance du 30 juin 1905, M. Heuzey a communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, «Comptes-rendus des séances de l'année 1905», p. 344—347, deux monuments de Palestine. Le second est un linteau de pierre, qui se trouvait à l'entrée d'une sépulture et qui contient l'inscription grecque de «Namôsas, fils de Manaémos, clarissime comte et légat», d'époque byzantine par conséquent. Dans la séance du 4 août, «Comptes-rendus de 1905», p. 406, M. Clermont-Ganneau a étudié deux grands fragments d'une inscription grecque provenant de Yabroud, localité de Syrie, située à l'est de Baalbeck, et publiée depuis 1887 par Euting. Il a démontré que c'était un document historique de réelle valeur, un édit officiel du roi juif Hérode Agrippa II.

Le «Rapport sur l'exploration archéologique en 1903 de la voie romaine entre Ammân et Bostra», dans l'Arabie romaine, du P. Germer-Durand, a paru dans le «Bulletin archéologique du comité des travaux historiques», 1904, p. 3—43, et a été tiré à part. La partie de la voie explorée couvre excactement 56 milles, environ 84 kilomètres, au travers d'un steppe mal famé et peu sûr, occupé par des tribus turbulentes. Le P. Germer-Durand a pu la reconnaître d'un bout à l'autre, constater la présence de 150 bornes milliaires, et copier cinquante inscriptions ou fragments d'inscriptions. Plusieurs de ces textes sont fort précieux pour l'histoire, fixant les gentilices de certains légats déjà connus, révélant le nom d'un nouveau légat et four-

nissant les noms, prénoms et surnoms d'Athénodore Vaballath, le fils de Zénobie associé à l'empire par Aurélien en 270. Le rapport ajoute quatre inscriptions de bornes milliaires trouvées sur des voies secondaires, de Bostra à Adraa, d'Adraa à Gérasa, de Gérasa à Philadelphie, plus vingt-six inscriptions diverses recueillies à Bostra, Déraa, Tayebeh. De ces derniers textes cinq sont en latin, dix-huit en grec et trois en nabatéen. Une seule inscription semble être chrétienne.

M. M. Brünnow et A. von Domaszewski ont l'intention de fournir de la province romaine d'Arabie une description d'ensemble, géographique et archéologique, d'après la méthode scientifique moderne. Le premier volume a paru à Strasbourg, chez K. J. Teubner, en 1904: «Die provincia Arabia». Band I. Die Römerstrasse von Mâdebâ über Petra und Odruh bis el-Aqaba, in 4° de XXIV et 532 pages avec 568 illustrations et 44 planches. L'ouvrage est divisé en quatre sections. 1° Coup d'oeil géographique, p. 1—14; divisions orographiques et hydrographiques et description de chaque bassin. 2°. La voie romaine de Mâdebâ à Pétra et les routes contiguës, p. 15—124. On y étudie les divers itinéraires entre Jérusalem et la province d'Arabie, par le nord ou par le sud de la mer Morte, les ramifications de la grande voie de Trajan, son tracé et son bornage, les ruines romaines qu'elle traverse et le système des fortifications. Tout est groupé avec soin et clarté par sections, les milliaires sont classés chacun en son lieu et leurs inscriptions transcrites. 3° Pétra, p. 125—428, c'est le morceau capital du volume et jamais la ville-nécropole n'avait été l'objet d'investigations aussi approfondies. Plus de 700 tombeaux ont été étudiés séparément, afin de fixer le développement historique de l'architecture funéraire à Pétra. La description détaillée des monuments de Pétra comporte 850 numéros, catalogués sur les cartes, suivis des inscriptions transcrites et traduites par Euting avec de très courtes annotations. 4° Odroh et la voie romaine jusqu'à El-Aqaba. Les savants explorateurs n'ayant pu eux-mêmes suivre la voie jusqu'au bout en empruntent généralement la description à leurs devanciers. Suit une bibliographie très ample, récits de voyages et littérature spéciale à Pétra, laquelle occupe 30 pages. J'emprunte ces renseignements à la recension fort longue de cet ouvrage qu'a donné la «Revue biblique», janvier 1905, p. 106—112. Une expédition archéologique américaine en Syrie se proposait de reprendre l'oeuvre fondamentale du marquis de Vogüé et de Waddington pour lui donner un contrôle strict et présenter, si possible, de nouveaux documents. L'expédition a travaillé sur place durant les années 1899 et 1900 et, en 1904, des cinq volumes annoncés, un seul avait paru, celui de M. Butler. Les cinq volumes doivent comprendre: I. la topographie par M. Garett; II. l'architecture et les autres arts par M. Butler; III. l'épigraphie gréco-latine par M. Prentice; IV. l'épipraphie sémitique par M. Littmann; V. l'anthropologie par M. Huxley. Le volume de M. Butler, intitulé: «American archaeological expedition to Syria in 1889—1900. Part II: Architecture and other Arts», a paru à New-York, The Century Co., et à Lon-

dres, W. Heinemann, en format in-4° de XXV et 433 pages avec 600 illustrations. Il traite de l'architecture et des arts subsidiaires: sculpture, mosaïque, peinture murale dans la Syrie centrale et le Hauran (l'Arabie romaine). Le nombre des monuments qui ne se trouvent pas dans M. de Vogüé est assez considérable: 12 temples, 60 églises, 10 baptistères, 4 thermes publics, 2 palais, 1 théâtre et une infinité de maisons privées, villas, édifices divers, monuments funéraires. Cet ensemble de matériaux a été l'objet d'un judicieux classement. Entre la fin du Ier siècle de notre ère et le commencement du VIIe, on connaît maintenant de dix ans en dix ans, à peu d'exceptions près, des monuments datés par leurs inscriptions. Dans ce cadre fixe, il est permis de faire entrer les autres monuments non datés. On a ainsi les origines et le développement d'un art qui, pour M. Butler, n'est ni byzantin ni directement romain, mais gréco-syrien. (Résumé de la «Revue biblique», janvier 1905, p. 112—114).

A signaler aussi le travail de M. Josef Strzygowski, professeur a l'Université de Graz: «Mschatta. Bericht über die Aufnahme der Ruine und kunstwissenschaftliche Untersuchung» dans le «Jahrbuch der Königlich preussischen Kunstsammlungen», t. XXV, 1904, Heft IV, p. 205—373, XII planches hors texte et 119 phototypies, qui est le 84e opuscule de cet artiste érudit. Il s'agit de la ruine si curieuse appelée Mschatta, dans le pays de Moab, à quatre ou cinq heures à l'est de Madaba. L'enceinte, encore debout sur tout son parcours, est un carré parfait de 150 mètres de côté. Aux quatre coins s'élèvent des tours rondes; cinq tours semicirculaires se détachent de chaque paroi latérale, sauf au mur du Sud, où la porte d'entrée, flanquée de deux tours polygonales, porte à six le nombre des tours. L'intérieur est divisé en trois parallélogrammes; celui du milieu contenait seul des bâtiments; au fond, le palais, sur une profondeur de 50 mètres environ et une largeur de 70 mètres. En avant, des bâtiments de service occupaient un espace de même étendue. Entre les deux s'étendait une cour carrée de 65 mètres de côté. Les deux bandes latérales, de 45 mètres de large sur 150 de long, semblent être restées complètement libres. La façade en pierre est décorée avec un luxe somptueux, qui n'a peut-être pas d'analogue et dont on peut voir aujourd'hui des échantillons au musée de Berlin. M. Strzygowski y voit le palais d'un prince arabe, d'un Ghassanide, qui aurait vécu entre le IVe et le VIe siècle. Le maître d'oeuvre serait un indigène dn nord de la Mésopotamie, au service d'un chef de tribus du désert, et qui aurait appris à la fois la construction en briques chez les Perses et la taille des pierres en Syrie. On pourra discuter longtemps encore sur cette attribution et le P. Germer-Durand y voit un palais bâti sous le calife Abd-el-Mélek, à la fin du VIIe siècle, un palais byzantin avec des mélanges d'art arabe; pour lui ce serait même la première page de l'art arabe écrite en Syrie et qui serait conservée.

Authenticité des sanctuaires.

1°. Le palais de Caïphe. Sous le titre: «Le palais de Caïphe et le nouveau jardin de Saint-Pierre des Pères Assomptionistes au mont Sion», un religieux Franciscain, le P. Urbain Coppens, a publié à Paris chez Picard, au mois d'août 1904, un petit in 8° de 95 pages, dirigé tout entier contre une page du guide historique et pratique: «La Palestine» des Pères Assomptionistes, paru en 1904, voir t. XI, p. 433. L'opuscule franciscain étant avant tout une oeuvre de polémique était déjà en janvier 1905 traduit en six langues: espagnol, italien, anglais, allemand, arménien, flamand, et distribué gratuitement à qui le demandait ou voulait le recevoir. Certaines éditions se trouvaient considérablement augmentées, quant aux injures s'entend, en particulier l'édition flamande que j'ai sous les yeux: «Strijd om de heilige Plaatsen met plannen en platen», Jérusalem, Imprim. des Pères Franciscains, 1905. Ce n'est pas à ce point de vue que je m'en occuperai ici. Mais les actions les plus mauvaises ont toujours un bon côté, comme de forcer à soumettre à une étude plus approfondie et plus critique la thèse qui est en discussion. C'est précisément ce qui est arrivé. Aujourd'hui nous sommes fixés sur la littérature du sujet, antérieure aux Croisades, grâce aux articles, parus dans les «Échos d'Orient», du P. Gabriel Jacquemier, «Le palais de Caïphe et le nouveau jardin Saint-Pierre», t. VII, 1904 p. 372—379, «Le palais de Caïphe d'après la tradition», t. VIII, 1905, p. 68—72; du P. J. Germer-Durand, «La tradition et la grotte de Saint-Pierre à Jérusalem», t. VIII, p. 200—205, et du soussigné, «La maison de Caïphe et l'église Saint-Pierre», t. VIII, p. 346—349; à celui du P. Dressaire, «Le palais de Caïphe et l'ancienne basilique de Saint-Pierre», dans la revue «Jérusalem», Paris, décembre 1904, p. 112—119, et à la longue recension due au P. Vincent dans la «Revue biblique», janvier 1905, p. 149—158. De tous ces articles il ressort avec évidence que, du IVe au Xe siècle, la tradition n'a pas varié. Il n'existait qu'une seule église de Saint-Pierre au mont Sion, bâtie sur l'emplacement de la maison de Caïphe et appelée église du repentir, une fois même église des larmes de Saint-Piere. Ce sanctuaire rappelait la chute et le repentir du chef des apôtres, dans la cour du grand-prêtre Caïphe, et par suite la condamnation du divin maître. Où était-il situé? Ce n'était sûrement pas à l'endroit qu'on montre aujourd'hui, à l'église des Arméniens, bâtie au nord-ouest du Cénacle et dont les Pères Coppens et Vincent ont voulu défendre l'authenticité, mais à 150 ou 200 mètres environ à l'est du Cénacle, à un endroit qui n'a pas été encore retrouvé, mais que les fouilles permettront sans doute un jour ou l'autre de mieux préciser.

2° Le lieu de la lapidation de saint Étienne. Il est hors de doute que la basilique, construite par l'impératrice Eudocie sur le lieu de la lapidation de saint Étienne, au milieu du Ve siècle, a été retrouvée par les Pères Dominicains, au nord des remparts actuels de Jérusalem, et tout le monde sait quel renom a acquis leur École biblique, fondée il y a plus de

quinze ans près des ruines de la basilique aujourd'hui restaurée. Ce fait certain et toujours contesté par les Pères Franciscains, qui avaient admis autrefois et admettent encore une fausse tradition, a été remis en lumière par le P. Lagrange dans la «Revue biblique», juillet 1904, p. 465—474. Néanmoins, une fausse tradition ne naît pas d'ordinaire sans aucune raison, elle a presque toujours à son appui des motifs sérieux qui expliquent sa déviation. Il en est de même de celle-ci. On savait que, vers l'année 808, le «Commemoratorium de casis Dei vel monasteriis» signalait dans la vallée de Josaphat un sanctuaire élevé au protomartyr saint Étienne, distinct de celui de la basilique eudocienne, Tobler, «Itinera et Descriptiones Terrae Sanctae», t. I, 2, p. 302, et l'on y retrouvait la première attestation sûre d'une tradition qui aurait plus tard supplanté la première. Il y a, en faveur de cette seconde église dédiée à saint Etienne, des témoignages qui sont antérieurs au IXe siècle. Ce sanctuaire, bâti dans la vallée de Josaphat, existait déjà à la fin du VIe siècle sous le patriarche Amos, il existait même avant le concile de Chalcédoine (451), d'après un récit des «Plérophories de Jean, évêque de Maïouma», cap. LXXIX, traduites par M. l'abbé Nau et rédigées entre les années 512 et 518. Ce sanctuaire est donc plus ancien que l'autre, bien qu'il ne semble pas avoir localisé un souvenir spécial du premier martyr. C'est ce que j'ai tâché de prouver dans un article des «Échos d'Orient», mars 1905, p. 78—86, où ont été apportées pour la première fois les textes dont je viens de parler.

3° Le tombeau de la sainte Vierge. Il était à prévoir que le volume du P. Barnabé Meistermann, déjà signalé, t. XI, p. 433, «Le tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem», attirerait une réponse du côté des partisans d'Éphèse. Elle est venue sous forme d'un volume assez gros, «Le tombeau de la sainte Vierge à Éphèse, réponse au P. Barnabé d'Alsace», publié à Paris, chez Oudin en 1905, par M. Gabriélovich, pseudonyme percé à jour d'un Lazariste français de Smyrne. Une fois enlevée la part de polémique, qui est malheureusement fort considérable, il en reste que le P. Barnabé gâte souvent les meilleures causes par la manière maladroite dont il les défend. Il en reste aussi que la tradition de Jérusalem n'est pas attestée avant le Ve siècle — ce qui est le cas de bien d'autres — et que l'opinion en faveur d'Éphèse n'a pour elle ni aucune tradition ni aucun appui historique sérieux.

4° La question du Prétoire. Après l'ouvrage du P. Barnabé, celui d'un chanoine de Jérusalem, Dom Jean Marta, «La questione del Pretorio di Pilato ed i qui pro quo della Palestine dei professori di Notre-Dame de France in Gerusalemme», paru à Jérusalem chez les Pères Franciscains, en 1905. C'est un fort volume in 8° de près de 300 pages. L'auteur s'efforce d'établir que la tradition, l'histoire et l'archéologie favorisent l'identification du Prétoire de Pilate avec la forteresse Antonia. Toutes les autres opinions sont fondées, paraît-il, ou sur des quiproquos, ou sur des fausses variantes, ou sur des monuments et des témoignages mal interprétés. Ceci admis, on s'attendrait à ce que Dom Marta conclut à l'authenticité du sanctuaire actuel,

possédé par les Soeurs de Sion. Aucunement. Les Pères Franciscains ont près de là les ruines d'une église qui soupire vainement après un souvenir évangélique, et ce sont eux évidemment qui possèdent le véritable lieu du Prétoire. Question de boutique, serait-on tenté de dire. Quoi qu'il en soit, il est certain — et le volume du P. Barnabé n'y changera rien, pas plus que celui de Dom Marta — que la tradition antérieure aux Croisades ne plaçait pas le Prétoire au lieu où ils veulent le mettre. Les textes des pélerins sont formels sur ce point. Où se trouvait ce sanctuaire? Dans la vallée, à un endroit qu'il n'a pas été encore possible de déterminer.

5° Le Cénacle. Dans la revue «Jérusalem» de Paris, juin et juillet 1905, le P. Dressaire a consacré une excellente étude au sanctuaire du Cénacle, d'après les témoignages du Ier au VIIIe siècle. Ce lieu vénérable rappelle tant de souvenirs que l'auteur s'est borné à celui de la dernière Cène. Le travail critique dont nous parlons a fort bien prouvé qu'à partir de la fin du VIe siècle la localisation de la dernière Cène, sur le mont Sion, à l'endroit où on la vénère aujourd'hui, est admise sans contestation à Jérusalem et que déjà, dans la première moitié du Ve siècle, un prêtre de Jérusalem Hésychius se prononçait pour cette opinion.

6° Encore un volume du P. Barnabé Meistermann — le septième depuis 1900 — et toujours des polémiques, quoique sur un ton plus modéré. Il a paru à Paris, chez Picard, en 1904, sous ce titre: «La patrie de saint Jean Baptiste avec un appendice sur Arimathie». Donc deux questions à débattre ici. La patrie de saint Jean Baptiste est identifiée avec Aïn-Karim, village situé à six kilomètres à l'ouest de Jérusalem, dans un site ravissant. Aucune autre localité ne peut, en effet, se prévaloir d'une tradition quelconque, bien qu'il soit juste de remarquer que celle d'Aïn-Karim est attestée pour la première fois en 530. Si l'identification est donc soutenable — voir pourtant contre elle le récent article de Dom E. Zaccaria dans le «Bessarione», novembre 1905, p. 260—273 —, par contre, l'authenticité des deux sanctuaires, du sanctuaire de la Visitation surtout, n'est rien moins qu'assurée. Il est clair que ce second souvenir est une superfétation telle qu'on en rencontre souvent dans les traditions populaires. Dans l'appendice, le P. Barnabé soutient l'opinion qui voit dans la ville musulmane de Ramléh, près de Lydda, la patrie de Joseph d'Arimathie et, par suite, il défend l'authenticité du sanctuaire que les Franciscains ont fait rebâtir depuis peu d'années. Ici, la tradition très ancienne proteste en plaçant ce souvenir au village actuel de Rentis, assez loin de là.

7° Voici un ouvrage d'allure plus pacifique, celui de l'archidiacre Kléopas Koikylidès: Ὁ ἐν Ἰορδάνῃ τόπος τῆς βαπτίσεως τοῦ Κυρίου καὶ τὸ μοναστήριον τοῦ τιμίου Προδρόμου, paru à Jérusalem, en 1905, à l'imprimerie du Saint-Sépulcre, in 8°, 86 pages. Il a été d'abord publié dans la revue Νέα Σιών et, après avoir défendu la tradition orientale qui est bien fondée touchant le lieu, où Jésus fut baptisé par Jean Baptiste, il cite longuement les témoignages des pélerins et des exégètes qui se déroulent à travers les siècles.

Comme ce lieu est situé tout près du couvent de saint Jean Baptiste, l'histoire de celui-ci se confond un peu avec celle du lieu du baptême. Je n'insiste pas davantage, parce que cet ouvrage sera probablement analysé ailleurs, et me contente de dire qu'il est digne de tous les éloges.

8° Les sanctuaires de Nazareth. Sous le titre: «Histoire de Nazareth et de ses sanctuaires. Étude chronologique des documents», M. Gaston Le Hardy a publié en 1905 un volume in-12 fort sérieux, à Paris, chez Lecoffre. «Voulant se faire une opinion raisonnée sur la valeur des diverses localisations des souvenirs de Nazareth, il a étudié les témoignages des pélerins d'autrefois. Ce sont ces témoignages qu'il présente au lecteur par ordre chronologique, en les accompagnant d'un commentaire, quand il en est besoin», Échos d'Orient, mai 1905, p. 187. Deux sanctuaires principaux font aujourd'hui la gloire de la petite cité de Nazareth: celui de l'Annonciation et celui de l'atelier de saint Joseph, tous les deux aux mains des Pères Franciscains. Le second, retrouvé en 1890 seulement, se compose d'une église ruinée de 28 m. 80 de longueur sur 16 m. 48 de largeur; il ne fut montré qu'à une époque relativement récente, la tradition ancienne se contentant d'indiquer le sanctuaire de l'Annonciation et celui de la Nutrition, où Jésus grandit à son retour d'Égyte. Il est probable que le sanctuaire de la Nutrition s'élevait après de la fontaine de la Vierge, fort loin par conséquent du lieu où les Franciscains le situent maintenant. Leur atelier de saint Joseph ne serait que l'église d'un grand couvent du moyen âge. Quant à l'église de l'Annonciation, M. Le Hardy l'a fait remonter avec raison au IVe siècle et l'attribue au comte Joseph, qui vivait sous Constantin le Grand. Le texte de saint Epiphane sur lequel il s'appuie, Migne, P. G., t. XLI, col. 409, n'est pourtant pas aussi explicite qu'il veut bien le croire, car l'évêque de Salamine ne nomme que les villes de Tibériade, Diocésarée et Capharnaüm, dans lesquelles le comte Joseph bâtit des églises pour ses coreligionnaires entre les années 326 et 337. On peut supposer que la ville de Nazareth est comprise dans les *autres* villes citées en bloc, mais ce n'est pas sûr. De même, le «Liber nominum locorum ex «Actis», Migne, P. L., t. XXIII, col. 1302, qu'on attribue à saint Jérôme ou même à Eusèbe, ne prouve rien, parce qu'il n'est pas authentique et remonte seulement au VIII-e siècle. Le paragraphe le plus intéressant est sans contredit celui qui concerne le transfert de la «Santa Casa» à Lorette, pieuse légende, sur l'origine de laquelle on est encore assez mal renseigné. A signaler encore, sur ce sujet, les articles récents du P. L. de Feis, un religieux barnabite dans la «Rassegna nazionale» de Florence, janvier et juin 1905, celui de M. l'abbé Boudinhon, professeur à l'Intitut catholique de Paris, dans la «Revue du clergé français», 15 septembre 1905.

Édition et commentaire de textes.

1° Dans la «Revue bénédictine», janvier 1905, p. 1—14, Dom Morin publie le catalogue de l'abbaye de Gorze, tel qu'il l'a retrouvé dans un ma-

nuscrit du XIe siècle, provenant de la célèbre abbaye de Saint-Thierry et conservé aujourd'hui à la bibliothèque de la ville de Reims, fol. 12—14. Le tout ne nous concerne pas. Mais ce qui, au contraire, est fort intéressant c'est que dans le même manuscrit de Reims, à partir du fol. 19 jusqu'au fol. 111, suivent une série de fragments, la plupart en forme d'homélies, avec 62 *capitula* en tête, sur les trois synoptiques. Le scribe qui, au XIIe siècle, a marqué sur le fol. I, verso, le contenu du volume, a mentionné ainsi ces travaux sur l'Evangile: «Liber sancti Johannis episcopi iherosolimitani super IIII^or evangelia». C'est une erreur pour ce qui regarde l'évangile selon saint Jean, puisque les commentaires de ce manuscrit sur le 4e évangile n'ont rien de commun avec les 62 *capitula*, mais ce n'est peut-être pas une erreur pour les homélies concernant les synoptiques. Dès lors, nous serions en présence d'un ouvrage ignoré et inédit de Jean, évêque de Jérusalem, 386—417, le célèbre antagoniste de saint Jérôme. Cet ouvrage mériterait, remarque Dom Morin, d'être étudié et peut-être publié. Il n'y aurait rien d'invraisemblable, «à ce que quelqu'un des ascètes occidentaux, auditeurs de l'évêque de Jérusalem, eût fait pour ses allocutions ce qu'un autre a fait pour les improvisations de son saint et impétueux adversaire, Jérôme de Bethléem».

2° Dans la «Revue de l'Orient chrétien», 1905, p. 96—99, j'ai consacré un petit article à Chrysippe, prêtre de Jérusalem. C'est un moine de la laure de Saint-Euthyme, entre Jérusalem et Jéricho, lequel, après avoir exercé diverses charges dans la laure, fut ordonné prêtre vers l'année 455, succéda en 467 à son frère Cosmas dans sa charge de stavrophylax, c'est à dire de gardien de la vraie croix, et mourut en 479. Ce moine, auquel Cyrille de Scythopolis, biographe de saint Euthyme, attribue de nombreux écrits, n'a trouvé place, ni dans la Patrologie grecque de Migne, ni dans aucune des histoires modernes de la littérature patristique ou byzantine. Et pourtant il existe de lui au moins trois sermons ou panégyriques édités, mais enfouis dans des collections peu consultées, et d'autres travaux inédits mais connus, sans compter ceux que des études plus approfondies permettront sans doute de lui restituer.

3° La nouvelle revue grecque, publiée par le patriarcat orthodoxe de Jérusalem, la Νέα Σιών donne en appendice à ses deux premiers volumes la vie de saint Sabas, encore inédite, qui fait partie de la collection de Métaphraste. Le texte est emprunté au manuscrit 31 du monastère de Sainte-Croix, qui serait du Xe—XIe siècle, A. Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, t. III, p. 71. C'est l'archidiacre Kléopas Koikylidès, qui a déjà si bien mérité de la science par ses études palestinologiques, qui a édité le Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Σάββα. Depuis lors, le travail a paru en une brochure à part, Jérusalem, imprimerie du Saint-Sépulcre, 1905, in 8°, δ', 106 pages, 2 francs.

4° Dans les «Analecta bollandiana», t. XXIV, 1905, p. 349—356, le R. P. Peeters a publié la traduction latine de la Vie de saint Abraham, évê-

que de Crateia dans l'Honoriade, au VIe siècle. Il s'agit d'un opuscule inédit de Cyrille de Scythopolis, conservé en grec au couvent du Sinaï, V. Gardthausen, «Catalogus codicum graecorum sinaïticorum», Oxford, p. 120, et dont deux traductions arabes se trouvent à Leipzig et au Vatican. C'est d'après le manuscrit de Leipzig que M. Graf avait publié le texte arabe dans le «Al-Machriq», revue des Pères Jésuites à Beyrouth, 1903, t. VIII, traduction qui est due à un moine de Saint-Sabas, au IXe siècle. Dans un article des «Échos d'Orient», septembre 1905, p. 290—294, j'ai tenté d'arrêter la chronologie de la vie de saint Abraham et d'en extraire les détails intéressants pour la vie religieuse en Palestine, province où vécut saint Abraham avant et après son épiscopat. En même temps, l'éditeur du texte arabe, M. Graf. publiait une traduction allemande dans la «Byzantinische Zeitschrift», t. XIV, 1905, p. 509—518, suivie d'un court appendice chronologique. Les dates ne cadrent pas toutes avec les miennes et je ne crois pas que ce soit à leur avantage.

5° Un ouvrage qui n'est pas inédit mais qui est fort ignoré, ce sont les lettres spirituelles de saint Barsanuphe et de saint Jean le Prophète, deux moines du couvent de Séridos, près de Gaza, qui moururent l'un et l'autre aux environs de 540. Ces lettres, au nombre de 840, furent éditées comme ouvrage posthume de Nicodème l'hagiorite, en 1816, à Venise. Elles forment un fort in- 4° de 400 pages environ. J'ai attiré l'attention sur elles et sur leurs auteurs dans trois articles successifs des «Échos d'Orient», septembre 1904, p. 268—276, janvier 1905, p. 14—25, mai 1905, p. 154—160. Comme ces lettres se trouvent en tout ou en partie dans nombre de manuscrits et que l'édition de Nicodème, fort rare du reste, laisse assez à désirer, il y a lieu d'espérer qu'on en donnera un jour une bonne édition critique. Je ne connais pas d'ouvrage qni nous dépeigne mieux que celui-là la physionomie de la vie intérieure des moines palestiniens, et on peut bien l'ajouter, des moines d'Orient.

6° Dans les «Analecta bollandiana», t. XXIII, 1904, p. 289—307, le P. Delehaye a publié la «Passio sanctorum sexaginta martyrum» de Gaza, soldats chrétiens et byzantins, morts pour la foi le 6 novembre et le 17 décembre 638, après la reddition de Gaza au général arabe, Amr. Le texte, qui ne représente qu'une affreuse traduction latine, a été emprunté à un manuscrit de la basilique Saint-Pierre à Rome. Le P. Delehaye a parfaitement démontré comment ces 60 martyrs bien authentiques avaient été confondus à dessein par un clerc de Bologne avec 40 ou 41 martyrs légendaires, vénérés par cette ville et sur le compte desquels elle n'avait aucun renseignement. Dans les «Échos d'Orient», janvier 1905, p. 40—43, le P. Pargoire a soumis le texte publié à une revision critique et il est parvenu à rétablir la plupart des noms propres, dont quelques-uns étaient jugés par l'éditeur d'une lecture désespérée. Par suite, il en ressort que les 60 soldats martyrs appartenaient, partie à la *cohors Scytharum*, partie à la *cohors Voluntariorum*, cohortes qui tenaient garnison à Gaza lors de

la conquête arabe. De même, si la chronologie de cette pièce était mieux garantie elle servirait beaucoup pour fixer divers points de la conquête de la Palestine par les Arabes et la date de la mort du patriarche saint Sophrone, encore incertaine jusqu'ici.

7° Avec mon confrère, le P. Pétridès, nous avons publié dans la «Revue de l'Orient chrétien», en 1904, une étude sur saint Jean le Paléolaurite, précédée d'une notice sur la Vieille Laure ou laure de Saint-Chariton. Depuis, cette étude a paru en volume et forme le fascicule VII de la «Bibliothèque hagiographique orientale» de M. Léon Clugnet, Paris, 1905, chez Picard. La notice retrace, d'une façon aussi complète que le permettent les documents connus, l'histoire de la laure de Souka ou Saint-Chariton, depuis les origines du IVe siècle jusqu'à sa destruction, XIIe ou XIIIe siècle. Le texte comprend l'office de saint Jean le Paléolaurite, moine de cette laure, d'après deux manuscrits de la bibliothèque patriarcale à Jérusalem, du XIe et du XIIe siècle, office qui est attribué à l'hymnographe Théophane. Il est suivi de la biographie critique de saint Jean, qui vivait dans la seconde moitié du VIIIe siècle ou dans la première moitié du IXe, non au IVe siècle, comme on l'avait cru jusqu'ici.

8° Nous possédions déjà dans la Patrologie grecque de Migne, t. XCVII, col. 1461—1602, 42 opuscules théologiques grecs de l'évêque syrien Aboucara, évêque de Haran en Mésopotamie au début du IXe siècle. En 1904, le P. Bacha, religieux basilien de Saint-Sauveur, a édité à Beyrouth, imprimerie Alfavvaïd, neuf autres opuscules théologiques de cet auteur, écrits en arabe classique et qui comptent parmi les plus anciennes productions de cette langue. En 1905, le même P. Bacha a publié à Paris, chez Leroux, la traduction française de l'un de ces opuscules et il l'a fait précéder d'une bonne introduction historique sur cet évêque: «Un traité des œuvres arabes de Théodore Abou-Kurra, évêque de Haran». Il en résulte que Théodore serait originaire d'Edesse, moine du célèbre monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem, et controversiste distingué contre les Arméniens, les Jacobites et les Coptes d'Égypte. Il paraît avoir vécu encore après 820, bien que sa mort doive se placer aux environs de cette date. En dehors des opuscules grecs réédités par Migne, des traités arabes publiés par le P. Bacha, d'un autre traité arabe sur les images édité à Bonn en 1897 par M. Arendzen, il existe encore sept ou huit autres traités et homélies en arabe, encore inédits. De plus, sont perdus trente traités qu'Aboucara avait composés en syriaque pour défendre la doctrine du concile de Chalcédoine. C'est, comme on le voit, l'un des écrivains les plus féconds sortis de la laure de Saint-Sabas, alors que tout le monde ignorait encore qu'il avait passé dans ce couvent une bonne partie de son existence.

9° M. l'abbé Nau, professeur à l'Institut catholique de Paris, a fait connaître, «Revue de l'Orient chrétien», 1905, p. 162—168, un texte fort intéressant pour l'étude des sanctuaires de Palestine et pour les sources de l'Histoire ecclésiastique de Nicéphore Calliste, dans la première moitié du XIVe siècle,

lib. VIII, cap. XXIX, XXI et XXXII. Cette histoire attribue à sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, la fondation d'un grand nombre de sanctuaires palestiniens. Or, ces passages se retrouvent presque mot pour mot dans la Vie encore inédite de Constantin et d'Hélène, dont M. Nau fait connaître plusieurs manuscrits du XIIe et du XI siècle, et dont la rédactions doit se placer entre le VIIe et le XIe siècles. On pourra donc les utiliser à l'avenir comme un document assez ancien et ne plus les considérer comme une fantaisie littéraire de l'historien byzantin.

10°. Sous le titre de: «Das Hodoiporikon des Konstantin Manasses» M. Horna a édité dans la «Byzantinische Zeitschrift», t. XIII, 1904, p. 313—355, l'Itinéraire en Palestine de ce poète byzantin. C'est un poème, composé entre les années 1160 et 1162, à l'occasion d'un voyage que Manassès fit en Syrie et en Terre-Sainte, en compagnie des ambassadeurs de Manuel Comnène. Il est divisé en quatre parties et compte 790 vers dodécasyllabiques. La description de la Palestine et de ses sanctuaires, qui commence au vers 99° de la première partie, se poursuit jusqu'au vers 330. Cet ouvrage sera fort utile à consulter pour connaître la tradition de l'époque et comparer ce que chante le poète avec ce qu'écrivit prosaïquement une quinzaine d'années après lui son compatriote Jean Phocas.

Recueil d'archéologie orientale par M. Clermont-Ganneau.

Dans la précédente chronique, t. XI, p. 436 seq., j'ai indiqué les titres des articles renfermés dans les cinq premiers volumes de ce recueil et qui se rapportaient à nos études. Depuis, un VIe volume du docte membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a paru à Paris, chez Leroux comme les précédents; il se vend vingt francs le volume pour les souscripteurs, 25 francs pour les autres. Indiquons quelques travaux. «Le calendrier dit des Arabes à l'époque grecque», p. 122—127. Cette étude repose sur une inscription byzantine trouvée à Khalasa, l'antique Elousa, au sud de Bersabée: «Feu Anastasie est morte le 4° jour des épagomènes, indiction 3°, l'année 494». L'interprétation de M. Clermont-Ganneau est totalement erronée, car l'année 494 ne se rapporte pas à l'ère de Gaza, 61 avant Jésus-Christ, mais à celle de Bostra ou d'Arabie, 106 de notre ère, ainsi que l'a parfaitement démontré la «Revue biblique», avril 1905, p. 253—255.

«La peregrinatío dite de sainte Sylvie», p. 128 — 144. On examine la date admise jusqu'à présent pour la rédaction de cet ouvrage, 380 à 385, et l'on s'efforce de l'ébranler. Pour M. Clermont-Ganneau, le document est beaucoup plus tardif, il doit être reporté vers la première moitié du VIe, sous le règne de Justinien. Les preuves apportées ne sont pas décisives, pas plus d'ailleurs que celles qui sont invoquées en sens contraire.

«La diaconesse Sophie, nouvelle Phœbé», p. 144—146, très intéressante inscription byzantine découverte sur les flancs du mont des Oliviers et

publiée également dans la «Revue biblique», avril 1904, p. 250—262. La lecture est la même de part et d'autre.

«Sur diverses inscriptions de Palestine publiées par M. Dalman« (dans les «Mittheil. und Nachrichten des deutschen Palästina-Vereins, 1903, p. 17—32), p. 167—174. La plupart de ces remarques se rapportent à des inscriptions grecques, chrétiennes ou non. De même, dans l'article suivant, p. 174—182, «Objets épigraphiques de la collection Ustinoff».

«Nouvelles inscriptions de Palestine», p. 182—203; le n. 5, p. 184, complète une inscription de Jérusalem, publiée par le P. Germer-Durand dans la «Revue biblique», 1892, p. 584, n. 46, et dont on avait voulu faire état pour situer l'église bâtie sur l'emplacement du Prétoire de Pilate; n. 8, p. 185—187, inscription du diacre Abraham provenant de Gaza; n. 9, inscription byzantine juive de la nécropole de Jaffa.

«Fiches et notules», p. 208—218; n. 2, p. 208, inscription byzantine juive de la nécropole de Jaffa; n. 4, fragment d'inscription mentionnant un asile d'orphelins à Césarée maritime; ces notes sont surtout consacrées à compléter ou à expliquer des textes publiés par la «Revue biblique», janvier et avril 1904. Voir de même les «Fiches et notules» suivantes, p. 298—309, où l'on remarque des réflexions fort justes sur la ville de Phaeno dans l'Arabie.

«Nouvelles découvertes archéologiques dans le Hauran», p. 316—318, se rapporte à la récente expédition de M. Littmann. «La province d'Arabie», p. 318—337, examine le gros volume de M. M. Brünnov et von Domaszewski, dont nous avons parlé ci-dessus. Il y a des remarques sensées p. 325, 327—329, 335—337, sur la lecture douteuse de certaines inscriptions chrétiennes, qui avaient été relevées par notre caravane, lors du voyage à Pétra en avril—mai 1897. Dans la hâte du voyage, à travers un pays peu sûr, certains textes épigraphiques ont été en effet mal relevés à cette époque. Mais aujourd'hui que le chemin de fer traverse ces régions—il est encore assez loin, il est vrai, des lieux où gisent ces inscriptions—on pourrait peut-être relever et lire mieux les documents incriminés.

«Sépulcres ἀσάλευτα», 357—359, rapproche d'une inscription du mont Athos publiée par M. Millet dans le «Bulletin de correspondance hellénique», 1905, p. 55, une inscription byzantine juive trouvée aux environs de Samarie et qui renferme une expression analogue. «Fiches et notules», p. 372—388, il y a une correction concernant une inscription grecque.

Siméon Vailhé

des Augustins de l'Assomption.